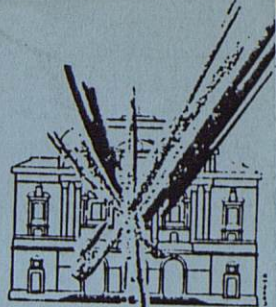


TOURNÉE OFFICIELLE

Comédie  
Française



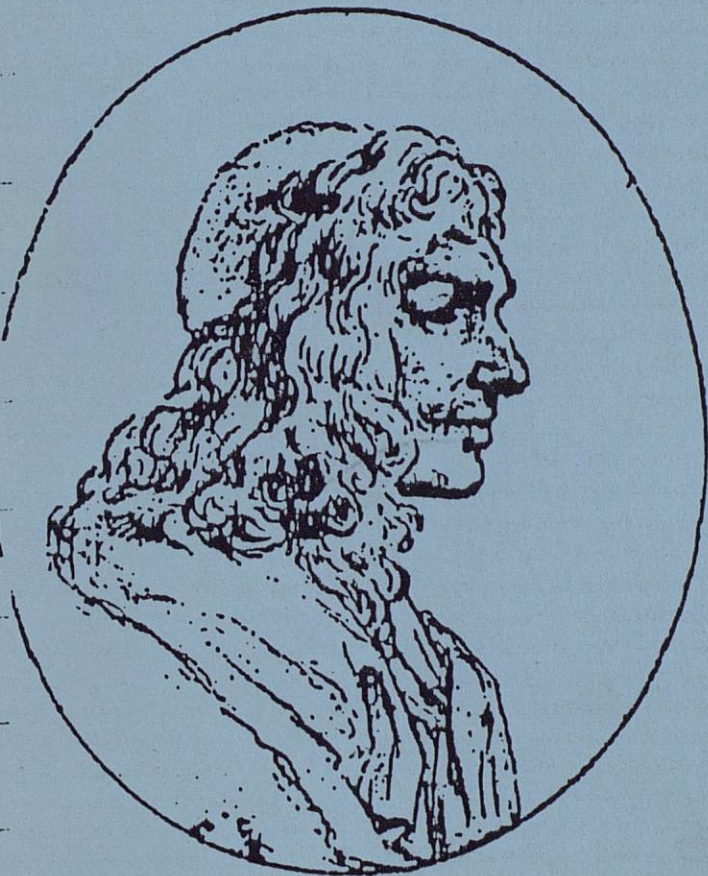
THÉÂTRE  
DES CELESTINS  
LYON  
DIRECTION JEAN PAUL LUCET

# LE MISANTHROPE

## DE MOLIERE

MISE EN SCÈNE :

SIMON EINE

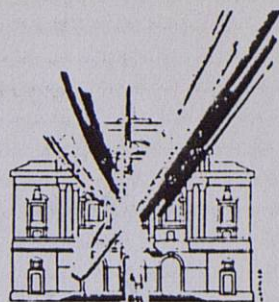


---

Du 9 au 23 MAI 1990 - Location ouverte le 30 AVRIL

TOURNÉE OFFICIELLE

*Comédie  
Française*



THÉÂTRE  
DES CÉLESTINS  
LYON  
DIRECTION JEAN-PAUL LUCET

# LE MISANTHROPE

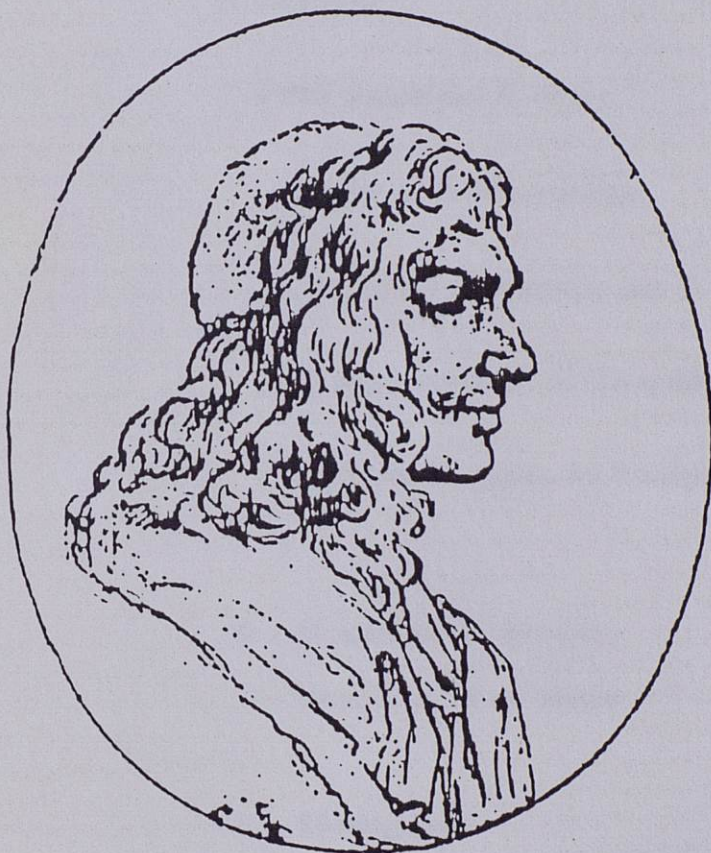
## DE MOLIERE

MISE EN SCÈNE :

**SIMON EINE**

avec Messieurs Simon Eine, Alain Pralon, Yves Gasc,  
Guy Michel...

et Mesdemoiselles Claire Vernet, Catherine Sauval,  
Sylvia Bergé...



---

Du 9 au 23 MAI 1990 - Location ouverte le 30 AVRIL

|  | pages        |
|--|--------------|
| I - MOLIERE IMMORTEL                                       | 1 - 2 - 3    |
| II - MOLIERE : SA VIE, SON OEUVRE                          | 4            |
| - "Je ne veux pas être tapissier"                          | 5 - 6        |
| - Molière et les critiques                                 | 7            |
| III - LE GENRE COMIQUE                                     | 8 - 9        |
| IV - LE MISANTHROPE  | 10           |
| A - Résumé   | 11           |
| - L'Incurable par A. Vitez                                 | 12           |
| - Molière et le Misanthrope                                | 13 - 14      |
| - L'Atrabilaire amoureux par M. Boulgakov                  | 15 - 16      |
| - Le Misanthrope et la Comédie-Française                   | 17 - 18      |
| - Les mises en scène du Misanthrope à la Comédie-Française | 19 - 20      |
| B - Alceste par P. Brisson                                 | 21 - 22 - 23 |
| - Alceste au fil du temps                                  | 24 - 25 - 26 |
| C - Témoignages  | 27 - 28      |
| D - Echos de la presse                                     | 29           |



*Molière dans le rôle de César de « La Mort de Pompée », par Nicolas Mignard, 1658.*

# MOLIERE IMMORTEL

Molière. Aucun nom, si ce n'est celui de Shakespeare, n'est resté aussi présent dans la mémoire collective. Mais, plus que Shakespeare, Molière est proche de chacun de nous. C'est le plus fraternel, le plus intelligent et le plus divertissant des amis. « Je ne m'ennuie jamais avec Molière », disait le Grand Condé. Pour moi, il me semble l'avoir toujours connu. J'ai souvenir encore des grands rires qui accompagnaient dans nos jeux d'enfance les inénarrables scènes du *Bourgeois gentilhomme*, de *L'Avare*, des *Fourberies de Scapin*, du *Malade imaginaire* - « Le poumon, le poumon, vous dis-je ! » L'exquise prose du *Sicilien* fit rêver mon adolescence ; je me prends encore à répéter « Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche... » Et la passion exigeante d'Alceste émeut toujours mon cœur.

Car Molière est vivant. De lui, on sait tout — ou presque tout —, et les chercheurs s'attachent inlassablement à percer les zones d'ombre qui dissimulent encore quelques années de sa vie. Un document, une image viennent parfois les récompenser. Madeleine Jurgens ne vient-elle pas de découvrir aux Archives Nationales, dans la doublure d'un vieux registre, un fragment d'affiche de *L'Illustre Théâtre*, encore si mal connu ? et de révéler ainsi aux dix-septiémistes ravis que le jeudi 3 novembre 1644, Molière et ses compagnons jouèrent la tragédie de *La Belle Esclave* de L'Estoile, au jeu de paume des Mestayers, à deux heures précises...

Les portraits de Molière sont nombreux, mais ils sont « posés » et moins évocateurs en somme que les trois lignes de Mlle Poisson, la petite Marie-Angélique Du Croisy, qui, encore toute enfant, avait connu Molière, et même joué à ses côtés « une petite Grâce » dans *Psyché* : « Il avait la taille plutôt grande que petite, le port noble, la jambe belle. Il marchait gravement, l'air sérieux. » On le disait « rêveur et mélancolique », nous apprend Grimarest, « mais s'il parlait peu il parlait juste », et il était fort agréable en compagnie lorsque les gens lui plaisaient. Il écoutait surtout, et observait. Son théâtre est plein de ces détails qui révèlent un caractère, de ces dialogues qu'on croit entendre après trois siècles, tant ils sonnent juste. Ils nous introduisent dans l'intimité de sa maison et de sa vie professionnelle.

Molière écrivait les rôles de ses comédies, on peut dire, « sur mesure ». Déjà fort malade, en 1668, comme il toussait beaucoup, il affligea Harpagon d'une « fluxion » : « Votre fluxion ne vous sied pas mal, lui dit Frosine, et vous avez grâce à tousser. » (!) Louis Béjart, blessé au cours d'une bagarre, boitait, et La Flèche, valet d'Harpagon, boita. « Ce chien de boiteux-là », dira Harpagon. Comment entendre, sans être navré, cette scène du dernier acte du *Malade imaginaire*, dans laquelle Molière, proche de la mort, s'avoue si malade qu'il ne lui reste que juste assez de force pour porter son mal...

*L'Impromptu de Versailles*, sa comédie la plus intime, est caractéristique de cette interpénétration de la vie personnelle et du théâtre, non seulement par le sujet — c'est la réponse de Molière aux attaques infamantes qui avaient suivi le succès de *L'École des femmes* —, mais par l'identification des comédiens et de leurs personnages.

Chaque comédien apparaît sous son propre nom et s'apprête à jouer un personnage qui, par quelque trait, connu des spectateurs aussi bien que de ses camarades, lui ressemble. A Mlle du Parc, qui doit tenir le rôle d'une « dame façonnrière », Molière dit avec une gentille malice : « Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu ; mais qu'y faire ? Il faut parfois se faire violence. » A La Grange, favori du public, il jette en passant un « Pour vous je n'ai rien à vous dire », qui vaudra à l'aimable comédien les applaudissements de la salle. Quant au vif échange des reparties entre Armande Béjart et Molière, comment y voir autre chose que la preuve comique de l'union, heureuse alors, des deux époux !

Dans cette admirable petite comédie, Molière apparaît tout entier : chef de troupe, metteur en scène, acteur, bon camarade et fin psychologue, plein d'esprit et tendrement bourru. Il est aussi, et c'est là le cœur de la comédie, l'auteur, l'honnête homme outragé qui dénonce publiquement la calomnie avant d'entrer dans le silence du mépris et de l'indignation. « Voilà toute la réponse qu'ils auront de moi. »

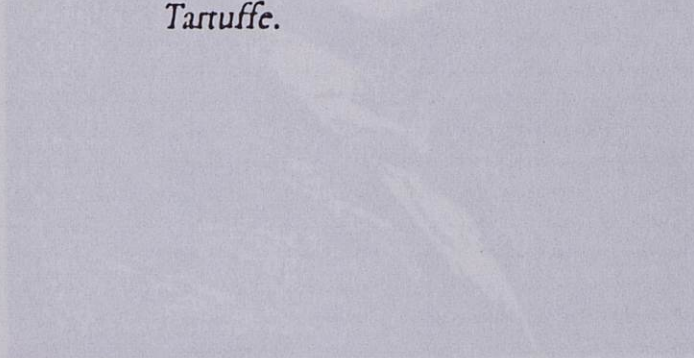
De froids critiques ont maintes fois reproché à Molière les irrégularités de son style. « Il y a peu de poètes, si j'ose le dire, de moins corrects et moins purs que lui », dit Vauvenargues. Victor Hugo, qui voyait en Molière « la sommité de notre littérature », lui expliquera deux siècles plus tard que chez Molière « le vers embrasse l'idée, s'y incorpore étroitement, la serre et la développe tout à la fois, lui prête une figure plus svelte, plus stricte, plus complexe et nous la donne, en quelque sorte, en élans. » Et ce sont sans doute ces caprices mêmes du style qui donnent aux comédies de Molière leur intensité de vie, et qui font d'Alceste et de Célimène, de Tartuffe, Dom Juan, Harpagon, M. Jourdain, et de leurs trois cents camarades, des personnages sur lesquels glissent les ans sans leur donner une ride.

Molière fut admiré et aimé de son vivant, par ses proches et par les hommes et les femmes les plus éminents de son temps. Il fut aussi détesté, et les ennemis farouches de cet esprit libre le poursuivirent de leur haine et de leurs calomnies au-delà de la mort, l'attaquant de la façon la plus vile dans la personne d'Armande.

Cependant, de ses amis mêmes, Molière ne fut pas toujours compris. Certains, aujourd'hui encore, veulent voir un homme sans morale et sans religion en celui que les prêtres refusèrent de venir assister dans son agonie, un antiféministe dans l'auteur des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes*, oubliant les sages paroles de Clitandre et le comique couplet d'Arnolphe sur l'éducation des filles. Ce que Molière attaquait, c'était l'hypocrisie sous toutes ses formes, l'intolérance, le fanatisme, la dureté des cœurs... Là étaient ses ennemis, et il les poursuivait dans ses comédies par un rire libérateur, le rire de celui qui connaît la faiblesse et les fautes de cette humanité à laquelle, avec humilité, il appartient.

Dans ses combats, Louis XIV le protégea, avec prudence, — la Compagnie du Saint Sacrement était bien puissante... —, mais efficacement. L'ascension de Molière, de sa condition de « bouffon » à celle de « bel esprit et excellent auteur comique », eût permis à Molière d'entrer à l'Académie, mais il ne le désira pas, « il était tout comédien », au théâtre étaient son bonheur et sa gloire. Après *Tartuffe*, le roi prendra publiquement la troupe de Molière sous sa protection. Mais il ne sut, que par Boileau, que Molière avait été le plus grand écrivain de son règne, et Molière était mort dans le chagrin de voir la faveur de Louis XIV se détourner de lui.

Pauvre Molière ! dit-on, mais aussi heureux Molière, qui pendant des années épuisantes au service du roi, avait connu les joies que donne au créateur le pouvoir de réaliser sans contrainte ses rêves les plus fous. Le Molière du *Malade imaginaire* était aussi le triomphant Molière des *Plaisirs de l'Île enchantée*, et l'auteur victorieux de *Tartuffe*.



- 1634 L'Étourdi
- 1636 Le Dépit amoureux
- 1639 Les Précieuses ridicules
- 1640 Scapin ou le Cocu imaginaire
- 1641 L'École des maris
- 1642 Les Fâcheux
- 1647 L'École des femmes
- 1648 La Critique de l'École des Femmes
- 1649 L'impression de Versailles
- 1654 Le mariage forcé
- 1655 Don Juan
- 1656 Le Méchant
- 1657 Le Médecin malgré lui
- 1658 Le Sicilien ou l'Amateur peintre
- 1661 Amphitryon - George Dandin - L'Avaro
- 1662 Tartuffe - Monsieur de Roquemoulin
- 1669 Les Amants magnifiques - Le Bourgeois gentilhomme
- 1671 Les Fourberies de Scapin
- 1672 Les Femmes savantes
- 1673 Le Malade imaginaire

- 1644 25 mai : Molière prend la direction de la troupe de la Comédie-Française, au cours des parties de la soirée d'été.
- 1645 Emprisonnement au Châtelet pour dettes, malgré une caution, c'est la fin de l'illustre Théâtre.
- 1647 La troupe rejoint celle de Charles Godefrain qui trouve le duc d'Espernon.
- 1649 Après le duc d'Espernon, le prince de Conti accueille la troupe, en tournée dans le sud de la France.
- 1651 Rencontre avec les Comédiens italiens à Lyon.
- 1652 Retour à Paris, sous le patronage de Monsieur, frère du roi, première représentation à la Cour - Molière obtient une pension et le droit de jouer au Petit-Bourbon (près du Louvre) qui sera fermé depuis.
- 1654 Le roi lui donne la salle de l'Opéra-Noyal.
- 1655 Molière, reconcilié avec son père, reprend sa charge.
- 1656 Mariage avec Armande Béjart, sœur de l'illustre Madeleine Béjart à la Cour.
- 1657 Nouvelle pension du roi "pour le service de l'École des femmes".
- 1658 Naissance et mort du premier enfant de Molière; début de la collaboration avec Lully; début de l'affaire de Tartuffe.
- 1659 Malade, Molière cesse de jouer pendant 7 mois; sa maladie s'aggrave; il se rendra à Avignon qu'il ne voit plus qu'en rêve.
- 1660 Mort de son père.
- 1662 17 février : mort de Madeleine Béjart, réconciliation avec Armande Béjart.
- 1663 17 février : mort de Molière, au cours de la quatrième représentation du Malade imaginaire.
- 1668 16 août : fusion de la troupe de Monsieur et de celle de l'Opéra; la troupe est rebaptisée sous le nom de Troupe de la Comédie-Française.

Sylvie Chevalley

# MOLIERE : SA VIE - SON OEUVRE



## Une vie autour du théâtre

- 1622 15 janvier : à Paris, baptême de Jean-Baptiste Poquelin.
- 1632 Mort de sa mère.
- 1633 A l'Hôtel de Bourgogne, Poquelin se familiarise avec la farce italienne.
- 1635 Externe chez les Jésuites au collège de Clermont (le futur lycée Louis-le-Grand), il fait de solides humanités, puis étudie le droit à Orléans.
- 1637 Il s'engage sous serment à reprendre la charge de tapissier ordinaire du roi, achetée par son père en 1631.
- 1642 Il obtient le titre d'avocat ; il rencontre Tiberio Fiorilli, dit Scaramouche, et la jeune comédienne Madeleine Béjart.
- 1643 Il renonce à la charge paternelle, opte pour le théâtre et va s'installer près de la famille Béjart. 30 juin : Poquelin et Madeleine Béjart principaux signataires de l'acte d'association de l'Illustre-Théâtre, qui ouvre ses portes le 1er janvier 1644.
- 1644 28 juin : Poquelin, sous le nom de Molière, prend la direction de la troupe.
- 1645 Emprisonnement au Châtelet pour dettes ; malgré une caution, c'est la fin de l'Illustre-Théâtre.
- 1645 - La troupe rejoint celle de Charles Dufresne, 1650 que protège le duc d'Épernon.
- 1653 Après le duc d'Épernon, le prince de Conti pensionne la troupe, en tournée dans le sud de la France.
- 1655 Rencontre avec les Comédiens-Italiens à Lyon.
- 1658 Retour à Paris, sous le patronage de Monsieur, frère du roi ; première représentation à la Cour : Molière obtient une pension et le droit de jouer au Petit-Bourbon (près du Louvre) qui sera bientôt démoli.
- 1660 - Le roi lui donne la salle du Palais-Royal ; 1661 Molière, réconcilié avec son père, reprend sa charge.
- 1662 Mariage avec Armande Béjart, soeur ou fille de Madeleine ; séjour à la Cour.
- 1663 Nouvelle pension du roi ; "querelle de L'École des femmes".
- 1664 Naissance et mort du premier enfant de Molière ; début de la collaboration avec Lully début de l'"affaire du Tartuffe".
- 1666 Malade, Molière cesse de jouer pendant 3 mois 1668 Sa maladie s'aggrave ; il se sépare d'Armande qu'il ne voit plus qu'en scène.
- 1669 Mort de son père.
- 1672 17 février : mort de Madeleine Béjart ; réconciliation avec Armande Béjart.
- 1673 17 février : mort de Molière, au cours de la quatrième représentation du Malade Imaginaire
- 1680 16 août : fusion de la troupe de Molière et de celle de l'Hôtel de Bourgogne sous le nom de Troupe du roi (l'actuelle Comédie-Française).
- 1654 L'Étourdi
- 1656 Le Dépit amoureux
- 1659 Les Précieuses ridicules
- 1660 Sganarelle ou le Cocu Imaginaire
- 1661 L'École des maris  
Les Fâcheux
- 1662 L'École des femmes
- 1663 La Critique de l'École des Femmes  
L'Impromptu de Versailles
- 1664 Le Mariage forcé
- 1665 Dom Juan
- 1666 Le Misanthrope  
Le Médecin malgré lui
- 1667 Le Sicilien ou l'Amour peintre
- 1668 Amphitryon - George Dandin - L'Avare
- 1669 Tartuffe - Monsieur de Pourceaugnac
- 1670 Les Amants magnifiques -  
Le Bourgeois gentilhomme
- 1671 Les Fourberies de Scapin
- 1672 Les Femmes Savantes
- 1673 Le Malade Imaginaire

# « JE NE VEUX PAS ETRE TAPISSIER »

Moi, j'ai pourtant pitié du pauvre Poquelin. Il ne lui manquait plus que ça ! En novembre 1636, la deuxième femme qu'il avait eue mourut. Le père est à nouveau assis dans la pénombre, il réfléchit à sa tristesse. Maintenant, il sera tout à fait seul. Et il a six enfants. La boutique à faire marcher et toute cette marmaille à élever. Seul, toujours seul. Il ne se remariera pas une troisième fois...

Et comme par un fait exprès, au moment où mourait Catherine Fleurette, quelque chose arriva au premier-né Jean-Baptiste. Le jeune homme de quatorze ans commença à dépérir. Il continuait de travailler à la boutique, et il n'y avait pas à se plaindre : il ne fainéantait pas. Mais il ne cessait de tourner, comme une marionnette - que Dieu me pardonne - autour du Pont-Neuf ! Il maigrissait, se mettait à la fenêtre, regardait au-dehors, bien qu'il n'y eût là rien d'intéressant ni de nouveau, mangeait sans appétit...

Finalement, vint le temps où il fallut s'expliquer.

- Dis-moi ce que tu as, demanda le père, qui ajouta d'une voix sourde :  
tu n'es pas malade, au moins ?

Jean-Baptiste s'absorba dans la contemplation de ses chaussures à bout carré et ne dit rien.

Le pauvre veuf reprit :

- Je suis triste pour vous. Que vais-je faire de vous, les enfants ? Ne me mets pas au supplice... dis-moi.

Jean-Baptiste leva les yeux vers son père, puis les tourna en direction de la fenêtre et dit :

- Je ne veux pas être tapissier.

Il prit un temps de réflexion et ajouta, manifestement décidé à crever l'abcès :  
Cela me répugne profondément.

Il réfléchit encore un peu et ajouta :

- Je hais la boutique.

Et pour finir d'achever son père :

- De tout mon coeur et de toute mon âme.

Après quoi il se tut.

Il avait pris un air borné pour dire ces derniers mots. Il ne savait pas au juste ce qui allait suivre. Bien sûr, une taloche paternelle était possible. Mais il ne la

reçut pas.

Un très long silence suivit. Que faire en un cas aussi extraordinaire ? Une gifle ? Non, ici une gifle ne servirait à rien. Que dire au fils ? Que c'est un sot ? Oui, il reste là, planté comme un piquet et son visage est complètement vide.

Mais les yeux ne sont pas vides, ils sont brillants, comme ceux de Marie Cressé. La boutique ne lui plaît pas ? Ce n'est peut-être qu'une impression ? Ce n'est encore qu'un enfant : à son âge, on ne peut pas savoir ce que l'on aime et ce que l'on n'aime pas. Il est peut-être simplement un peu fatigué ? Mais lui, le père, est encore plus fatigué ; il n'a absolument aucune aide à attendre et les soucis l'ont blanchi.

- Que veux-tu ? demanda le père.

- Etudier, répondit Baptiste.

A cet instant, quelqu'un frappa doucement de sa canne à la porte, et Louis Cressé pénétra dans la pénombre.

- Et voilà, dit le père en désignant le col blanc. Voyez-vous, Monsieur ne veut pas m'aider à la boutique, il veut étudier.

Le grand-père prit la parole, sur un ton doux et insinuant. Il dit que tout se passerait très bien. Si le jeune homme est triste, il faut évidemment prendre des mesures.

- Quelles mesures ? demanda le père.

- Eh bien, en fait, le laisser étudier ! s'exclama le grand-père, d'une voix vibrante.

- Mais, il a déjà étudié à l'école paroissiale !

- Qui parle d'école paroissiale ? dit le grand-père. Le petit est très doué...

- Jean-Baptiste, sors un instant, j'ai à parler avec ton grand-père.

Jean-Baptiste sortit. Et Cressé et Poquelin eurent une conversation très sérieuse. Je n'entreprendrai pas de la rapporter. Je n'aurai que ce cri : gloire à la mémoire de Louis Cressé !

"Le Roman de Monsieur Molière"

Mikhaïl Boulgakov

# MOLIÈRE ET LES CRITIQUES

**BALZAC** : Molière! Un seul nom qui dit tout et fait rêver.

**ADRIEN BAYET** : M. de Molière est un des plus dangereux ennemis que le Siècle ou le Monde ait suscités à l'Église de Jésus-Christ, et il est d'autant plus redoutable qu'il fait encore après sa mort le même ravage dans le cœur de ses lecteurs (*Jugement des Savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, 1686).

**BOSSUET** : Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou que vous ne rangiez pas parmi les pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui vient à peine d'expirer et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens. (*Lettre au P. Caffaro* (1694).)

**BRUNETIÈRE** : Ni Balzac, ni Saint-Simon ni Molière ne sont toujours corrects. Ils sont toujours vivants (1908).

**CHAMFORT** : Il mêla les études d'un sage à la vie tumultueuse d'un acteur et sa passion pour la comédie tourna encore au profit de son talent pour l'écrire ... 1769)

**D'ALEMBERT** : ...Je vous prie de considérer un moment dans quel point de vue ces vices nous sont représentés sur le théâtre. Est-ce pour les mettre en honneur? Nullement. Il n'est point de spectateur qui s'y méprenne; c'est pour nous ouvrir les yeux sur les sources de ces vices. (*Réponse à J.-J. Rousseau*, 1758).

**ÉMILE FAGUET** : Molière est foncièrement bourgeois, conservateur, proverbial et d'esprit étroit (1911).

**E. et J. DE GONCOURT** : Dieu sait que presque tout son théâtre, ses scènes célèbres, ses mots que tout le monde a dans la mémoire, c'est presque toujours un vol, vol dont tous les critiques lui font un mérite, mais moi, non... (*Journal*, 16-2-1889).

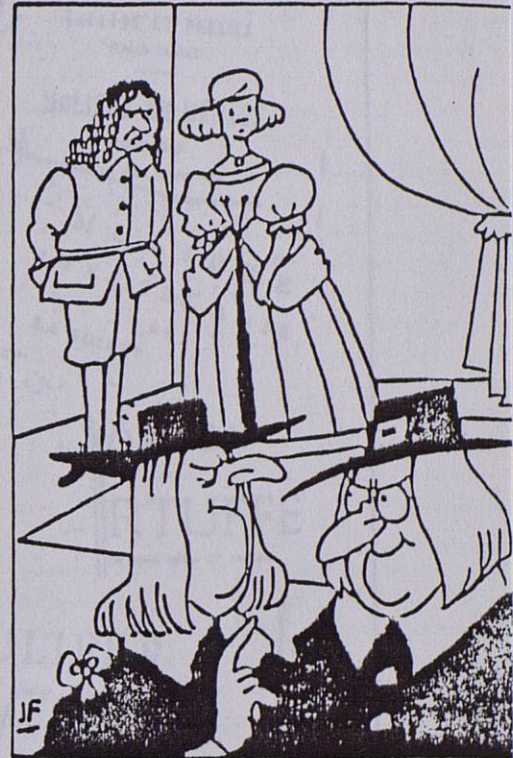
**VICTOR HUGO** : Il est temps de faire justice des critiques entassées par le mauvais goût sur ce style admirable, et de dire hautement que Molière occupe la sommité de notre littérature, non seulement comme poète, mais encore comme écrivain.

**LA BRUYÈRE** : Il ne lui a manqué que d'éviter le jargon et le barbarisme. (1689).

**NAPOLÉON** : Si j'ai le droit de m'étonner de quelque chose, c'est qu'il (Louis XIV) l'ait laissé jouer. (*Tartuffe*). Si la pièce eût été faite de mon temps, je n'aurais pas permis la représentation.

**JEAN-JACQUES ROUSSEAU** : Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée; comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur les enfants, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs! (1758).

**SAINTE-BEUVE** : Aimer Molière... c'est aimer la santé et le droit sens de l'esprit chez les autres comme pour soi.



## MOLIÈRE ET LES CRITIQUES

Les critiques, ma mie, sont des opiniâtres  
Des enfages, des pénélopes sans amour.  
Chaque soir je mets une pièce à mon théâtre  
Ils mettent mon théâtre en pièces chaque jour



Quelques pièces anecdotiques inspirées par la vie et l'œuvre de Molière. Comédie-Française.

# LE GENRE COMIQUE

« Le devoir de la Comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices du siècle. »

Molière,

Premier placet au Roi  
sur la comédie du Tartuffe

## 1. La comédie d'intrigue

Comme son nom l'indique, cette sorte de comédie se voulait avant tout une action chargée et complexe, avec des rebondissements nombreux, des péripéties surprenantes.

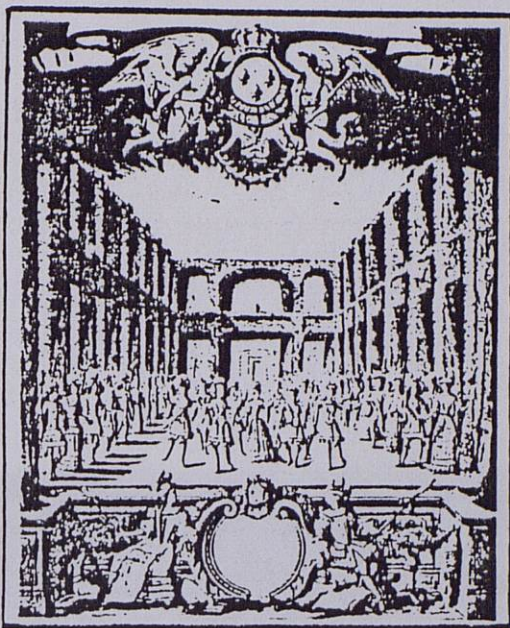
Pittoresques et hauts en couleurs, les personnages avaient des ridicules extravagants ; c'étaient les types traditionnels de la comédie latine (de Plaute surtout), remis à l'honneur par les comédies italiennes de la Renaissance : soldats fanfarons, pédants grotesques, vieillards amoureux, qu'on retrouvait dans la farce. **L'essentiel était d'entretenir un climat hilarant et fantaisiste, sans effort ni de signification morale, ni de peinture sociale.**

MOLIÈRE puisera à pleines mains dans ce répertoire, encore à la mode de son temps. Au centre de ses comédies est installé le couple des jeunes amants, lesquels souhaitent se marier mais rencontrent sur leur route des obstacles qui contrarient leurs volontés : des rivaux, des parents égoïstes et tyranniques, mais ridicules et faciles à bernier. La pièce repose alors sur les efforts des amoureux pour imposer leurs vues, et comme cette jeunesse est bien élevée, peu expérimentée ou quasi aboulique — pour rester sympathique et attendrissante —, il lui faut des alliés, en général des serviteurs, valets ingénieux ou soubrettes rusées, qui donnent son rythme à l'action et entraînent la comédie dans le tourbillon de leurs stratagèmes, vers son dénouement heureux. *L'Étourdi*, *Le Dépit amoureux* sont d'emblée des comédies d'intrigue, avec leurs artifices et leurs conventions, mais les œuvres originales et plus profondes qui suivront se voudront fidèles, peu ou prou, à ce modèle dramatique.

## 2. La comédie de caractère

C'est *L'École des femmes* qui inaugure en 1662 la grande création moliéresque. Venu de la farce, le barbon amoureux, qui est aussi le trompeur trompé, s'humanise jusqu'à se transformer en pauvre homme jaloux, peu à peu obligé de capituler devant la jeunesse et la beauté, sans que pour autant la salle cesse de s'amuser. D'autres caractères « chimériques » (comme on disait à l'époque), personnages obsédés par une manie — folie et passion —, lui succéderont, et, chaque fois, **la complexité du vivant coexistera, en un miracle comique exceptionnel, avec la schématisation de la farce.**

L'atrabilaire Alceste, maniaque de la sincérité, le dévot Orgon, qui tremble pour son salut, Argan, « malade imaginaire » qui exorcise sa peur de la mort en se jetant dans les bras de la médecine, et jusqu'à George Dandin et Sganarelle, grotesques et en même temps pitoyables, ou encore Monsieur Jourdain, sympathique bouffon, tous sont à la fois proches du spectateur, à qui ils renvoient autant d'images de lui-même ou de virtualités psychologiques, et pantins de comédie. Les contemporains admirèrent la « vérité » (Boileau) de ces œuvres et leur parfaite imitation de « la nature » humaine.



Représentation théâtrale à Versailles, aquarelle du XVII<sup>e</sup> siècle. Paris, Bibliothèque Nationale.

### 3. La comédie de mœurs

Le théâtre de Molière est à sa manière une « comédie humaine », en ce qu'il fonde son comique sur la satire des mœurs contemporaines, d'abord parce que ses personnages sont empruntés à la vie quotidienne du siècle : types psychologiques ou types sociaux. Défilent sur scène les gens qui sont dans la salle : des « précieuses ridicules », des « femmes savantes », des « bourgeois gentilhommes », des « tartuffes ». Ensuite parce que ce théâtre n'hésite pas à aborder les problèmes de l'époque : l'éducation des filles, l'émancipation des femmes, la conception et la place de la religion dans la société, la hiérarchie sociale, la préciosité, la médecine, le mariage, ... Qui peut nier la permanence de ces figures et de ces questions ?

Ce penchant de l'auteur à l'étude de mœurs explique le réalisme de certaines de ses pièces, leur allure de « drame bourgeois », lorsqu'elles enferment chez lui le chef de famille, au milieu de ses enfants, parents, visiteurs et serviteurs, pour une sorte de huis-clos qui risquerait de virer au sérieux et au pathétique, si Molière ne se préoccupait de respecter la marge de comique nécessaire. Cette dramaturgie bourgeoise, c'est encore une invention de ce fécond génie, et les tonalités du genre sont diverses, du *Bourgeois gentilhomme* à *L'Avare*, en passant par *Tartuffe* et *Les Femmes savantes*.

### 4. La grande comédie

Ce sont les « grandes comédies » qui mêlent le plus harmonieusement les différentes intentions. La « grande comédie », c'était pour l'époque une pièce comique dont l'esthétique, toute de rigueur et de clarté, se conformait aux canons de la dramaturgie classique. Longuement élaborés, *Le Misanthrope*, *Tartuffe* et *Les Femmes savantes* sont des comédies d'une impeccable « régularité », en cinq actes et en vers d'une facture soignée. Mais *L'Avare* est en prose, comme *Dom Juan*, à la superbe « irrégularité », et *L'École des Femmes* fut accusée d'avoir violé les règles : leur substance, pourtant, les met sur un pied d'égalité avec les précédentes.

Préoccupée de vérité et de bienséance, de finesse et de profondeur, chargée de significations sérieuses, la grande comédie joint l'utile et l'agréable et remplit son emploi (rappelé par la Préface de *Tartuffe*, précieuse pour comprendre les idées de Molière sur le genre), qui « est de corriger les vices des hommes », par la vertu du rire.

On a parlé, à propos de Molière, de libertinage, voire de gassendisme, d'hédonisme aristocratique, de sagesse terre à terre, de naturalisme réhabilitant l'instinct. Il n'est pas douteux que la morale moliéresque est une morale de l'authenticité, de la liberté et de la tolérance, d'aucuns disent de la jeunesse et de la fantaisie, toute d'hostilité par conséquent envers les impostures, les tyrannies qui gâchent la vie des hommes et les rapports entre les êtres.



ABRAHAM BOSSE, *Le Salon*. Paris, Musée des Arts décoratifs.

# LE MISANTHROPE

*Il y a des passages entiers de vos comédies que, du poulailler aux loges, les spectateurs pourraient au besoin souffler aux acteurs. Bien mieux, vous semblez n'avoir écrit que pour nous permettre d'avoir, en vous citant, de la conversation...*

MARCEL ACHARD



Mais la raison n'est pas ce qui règle l'AMOUR.  
*Le Misanthrope (I-1)*

Plus on aime quelqu'un moins il faut qu'on le flatte :  
A ne rien pardonner le pur AMOUR éclate ;  
*Le Misanthrope — Alceste (II-4)*

Elle fait des tableaux couvrir les nudités  
Mais elle a de l'AMOUR pour les réalités.  
*Le Misanthrope — Célimène (III-4)*

L'AGE amènera tout, et ce n'est pas le temps,  
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.  
*Le Misanthrope — Célimène (III-5)*

Trop de PERVERSITÉ règne au siècle où nous sommes,  
Et je veux me tirer du commerce des hommes.  
*Le Misanthrope — Alceste (V-1)*

Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,  
Et chercher sur la terre un endroit écarté  
Où d'être homme d'HONNEUR on ait la liberté.  
*Le Misanthrope — Alceste (V-4)*

# RESUME

**ACTE I** Alceste, misanthrope et atrabilaire, se dispute avec son ami Philinte, à qui il reproche ses démonstrations d'amitié à l'égard de n'importe qui. Il voudrait que les autres fassent preuve d'une franchise absolue : la politesse mondaine n'est qu'hypocrisie ; les mensonges sociaux lui répugnent. Mais ce misanthrope est amoureux d'une coquette, Célimène. Philinte s'étonne de cet amour, alors que la prude Arsinoé et la douce Éliante — cousine de Célimène — ont du penchant pour lui. Il conseille par ailleurs à son ami de faire preuve d'un esprit plus conciliant s'il veut ne pas perdre un procès en cours.

Survient Oronte, sollicitant l'avis d'Alceste sur un sonnet qu'il vient d'écrire. Alceste refuse d'abord de se prononcer, puis finit par dire à Oronte tout le mal qu'il pense de ses vers.

**ACTE II** Alceste va pouvoir s'entretenir seul à seul avec Célimène toujours entourée de prétendants. Il reproche à Célimène sa coquetterie. Mais un marquis, Acaste, s'annonce, puis un autre : Clitandre. La conversation de salon s'engage, dans un jeu mondain de portraits ; les traits d'esprit fusent, brillants, venimeux contre le prochain. Alceste « enrage ». Mais un garde vient lui annoncer qu'il est convoqué devant le tribunal des maréchaux pour sa querelle avec Oronte.

**ACTE III** Acaste et Clitandre se flattent d'avoir gagné l'un comme l'autre le cœur de Célimène. Ils conviennent que si l'un apporte la preuve de sa fortune, l'autre acceptera de se retirer. Tandis qu'Arsinoé est annoncée, Célimène se hâte d'en brosser un portrait cruel. Sous couleur d'amitié, Arsinoé rapporte à Célimène les bruits qui courent sur son compte. Célimène réplique avec mordant. Alceste survient fort à propos et Célimène laisse le champ libre à sa rivale. Arsinoé essaie en vain d'attirer l'intérêt d'Alceste mais en offrant de lui prouver l'infidélité de Célimène, elle touche au vif son point faible : la jalousie.

**ACTE IV** Philinte raconte à Éliante le procès d'Alceste et d'Oronte, qui s'est achevé sur une réconciliation (mais de bien mauvais gré de la part d'Alceste). Éliante avoue son « admiration » pour Alceste. Philinte et Éliante s'accordent à déplorer l'amour d'Alceste pour Célimène qui ne peut le rendre que malheureux, alors qu'Éliante serait un choix plus sage. Mais Philinte, tout en plaidant la cause de son ami, trouve l'occasion de faire connaître à Éliante son propre « penchant » pour elle. Alceste surgit : Arsinoé vient de lui montrer une lettre de Célimène à Oronte. De dépit, il s'offre à Éliante, qui s'efforce d'abord de l'apaiser puis se sauve, quand revient Célimène. Loin de s'émouvoir devant les reproches d'Alceste, celle-ci prétend que la lettre est adressée à une femme et refuse de s'expliquer davantage.

Alceste tente de se convaincre de la version de Célimène. Son valet Du Bois fait irruption et le presse de partir : il est menacé d'une arrestation.

**ACTE V** Alceste a finalement perdu son procès. Cette dernière injustice le décide à fuir le monde. Il annonce à Philinte sa résolution de se retirer dans un désert. Il attend Célimène qu'il espère décider à le suivre.

Célimène et Oronte reparaissent. Oronte demande alors à Célimène de choisir entre Alceste ou lui. Alceste, à son tour, la somme de parler. Les marquis Acaste et Clitandre surviennent alors pour lire deux billets où elle assure chacun d'eux de son amour, et où Alceste, Oronte et Acaste ou Clitandre sont raillés tour à tour... Percée à jour, Célimène se retrouve abandonnée de tous ses prétendants à l'exception d'Alceste, qui lui pardonnerait si elle consentait à le suivre dans son désert. Mais renoncer au monde, s'isoler dans la solitude, c'est trop demander à Célimène : elle refuse et sort. Alceste, après avoir expliqué à Éliante pourquoi il ne peut maintenant prétendre à sa main, annonce son intention de partir.

Philinte propose à Éliante de le suivre, afin de rompre ce dessein.

# L' INCURABLE Misanthrope

On pourrait jouer Tartuffe comme un avatar de Don Juan. Car le comble de la méchanceté est l'hypocrisie, et lorsque Don Juan décide de se jeter dans l'hypocrisie, c'est par un raffinement de la méchanceté ; il devient Tartuffe : le *vice à la mode* passe pour vertu.

Dans le même temps, on peut jouer Alceste comme un autre avatar de Don Juan, inverse, et pour des raisons elles aussi inverses ; car, si opposés soient-ils l'un à l'autre, la même flamme les brûle, c'est la passion de la solitude.

La présence sur notre scène du *Misanthrope* dit la gloire de l'Homme Seul ; Molière apparaît bien là comme le précurseur des Lumières. L'Homme Seul essaie de démêler par lui-même, sans aide ni intercesseur, l'entrelacs des intrigues du Monde. Il n'y parvient pas.

C'est pourquoi nous rions de sa souffrance montrée. Toute l'œuvre de Molière évoque ce titre d'un beau roman japonais : *la Confession impudique*.

C'est comme le journal intime des terreurs du poète : ainsi la femme, Célimène comme Agnès, y est à la fois un monstre dévorant et une petite fille au cerceau. Implacable ennemie du sujet unique de toute l'œuvre, l'homme, au centre, Jean-Baptiste Poquelin, lui-même, renversant sur la scène la malle de sa vie secrète, les lettres échangées, les brouilles et les raccommodements.

Par un étrange effet d'équilibre, l'autre être, la femme, est aussi traitée pour elle-même, avec attention, sollicitude : le poète entre dans ses raisons, ne l'abandonne pas au regard des mâles, lui donne, proprement, raison, dans la recherche de la dignité. Et comme elles sont dignes, en effet, Célimène, Elmire, Agnès, Elvire ! Quelle leçon de courage !

Alors où est le point de vue de l'auteur ? Il nous échappe, car cet auteur est acteur et prend tour à tour tous les personnages. En cela il invente l'art réaliste : si engagé soit-il en un caractère, le poète ne peut faire autrement que donner à l'autre, antagoniste, toutes les armes pour se défendre.

Cependant, c'est de lui-même toujours qu'il parle. Il projette de sa propre vie une ombre déformée, noble comme celle d'Alceste, ignoble comme celle de Sganarelle, méchante comme celle de Don Juan, perverse comme celle de Scapin ; toujours il souffre et se donne en spectacle ; cette *maladie* donne bien *la comédie*, dit Philinte, son double. On rit de l'incurable,

Antoine Vitez  
avril 1989.

# MOLIERE ET LE MISANTHROPE

Dans les années 1665-1666, une oeuvre nouvelle de Molière ressemble forcément à un manifeste et à une provocation ; même l'Amour Médecin, comédie-ballet qui poursuit le procès intenté par Don Juan à l'art médical. La chronologie élémentaire qui place Don Juan au centre de ce noeud polémique, Tartuffe au début, et le Misanthrope à la fin, est admissible si l'on n'oublie pas que l'Imposteur sort au grand jour en 1669, et qu'Alceste préoccupe Molière depuis 1664.

On a souvent récusé systématiquement le témoignage des contemporains sur des correspondances possibles entre la vie et l'oeuvre de Molière. D'autres au contraire ont entendu battre en elle le coeur de l'homme engagé. "Le Misanthrope si vanté, réduit à lui-même, ne serait pas le chef-d'oeuvre qu'il est si, après trois cents ans, une nappe de douleur ne l'alimentait, et si nous n'en avions conscience à chaque instant" (François Mauriac).

Entre la manie de déceler des syndromes de neurasthénie chez Alceste, pour les attribuer à Molière, et le fait de reconnaître un écho personnel au Misanthrope il y a loin. On hésite à entendre dans le théâtre de Molière la pulsation profonde d'une confiance, à y reconnaître la griffe de l'actualité. Et pourtant, Lagrange, collaborateur et ami de Molière, n'a pas craint d'affirmer, pensant au Misanthrope, qu'il "s'est joué le premier en plusieurs endroits sur des affaires de sa famille, et qui regardaient ce qui se passait dans son domestique", tandis que Donneau de Visé prétend de son côté qu'il a voulu parler "contre les moeurs du siècle".

\* \*

Le Misanthrope fut conçu et commencé dès la seconde moitié de 1664, après l'interdiction du Tartuffe. Le Tartuffe était la haute comédie en même temps que la grande oeuvre de combat sur laquelle Molière comptait, non seulement pour soutenir son répertoire, mais pour asseoir définitivement sa réputation d'auteur et porter le coup décisif à ses ennemis. Cette interdiction constituait pour lui à tous égards une véritable catastrophe. Alors, tandis qu'échouent ses premières démarches, sans renoncer à jouer Tartuffe, dans les rares intervalles de loisir que lui laissent les difficultés subitement accrues de son entreprise, il médite une autre grande oeuvre, inspirée de ses amertumes et déceptions de toute nature : oeuvre non plus d'offensive ouverte, mais de philosophie plus méditée, de psychologie plus intime aussi, où puisse se débattre dans toute sa complexité le drame de conscience qu'il traverse. Dès avant la fin de 1664 il a rédigé le premier acte, peut-être entamé le second.

## L'ATRABILAIRE AMOUREUX

Mais il est bientôt interrompu, et d'autre part il ne veut pas brusquer une oeuvre qu'il entend mûrir, où il veut donner toute sa mesure, qui en outre doit pouvoir se soutenir longtemps à la scène. Aussi l'élaboration se prolonge-t-elle de façon inhabituelle. Parce que les recettes baissent, et pour atteindre indirectement encore ses ennemis, en quelques semaines il écrit *Dom Juan*, qu'il représente le 15 février 1665 : simple diversion pour lui, mais que suivent par malheur un redoublement de polémiques et une nouvelle interdiction. Sur l'invitation du roi, il improvise peu après dans des conditions prodigieuses de rapidité une comédie-ballet, *L'Amour médecin* (septembre), assez grave et amère sous la fantaisie savoureuse.

Mais il continue entre-temps son *Misanthrope*. Des difficultés et souffrances de toute nature viennent l'accabler à la fin de 1665. Malade, à bout de résistance, il semble près de succomber. Mais sa puissante vitalité reprend le dessus. Dans le même temps la mort de la reine mère (janvier 1666) change le climat politique et porte un coup fatal aux "dévots". Il se ressaisit, retrouve un relatif équilibre, achève enfin au milieu de suprêmes traverses sa rédaction. Tant d'épreuves, et jusqu'aux changements successifs d'ambiance ne constituent pas seulement une pathétique histoire : nous les retrouverons dans la trame et le climat même de l'oeuvre (...)

René Jasinski

Extrait de Molière et le Misanthrope,  
Librairie Armand Colin.1951)

# L'ATRABILAIRE AMOUREUX

par Mikhaïl Boulgakov

Pendant les mois du printemps, 1666, Molière écrivit une nouvelle pièce intitulée *Le Misanthrope*, ou *l'Atrabilaire amoureux*. C'était une pièce sur un homme honnête qui protestait contre le mensonge de la vie et qui naturellement se trouvait seul. Le docteur de Molière eût été bien inspiré d'étudier de près cette oeuvre où se peignait manifestement l'état d'âme de son patient. Il est d'ailleurs probable que Mauvillain la connaissait.

Bien que considérée par les connaisseurs comme l'une des oeuvres les plus fortes de Molière, *Le Misanthrope* n'eut pas un grand succès auprès du public. La première fut assez peu animée. Un spectateur ami de Racine pensa être agréable à celui-ci en lui racontant qu'il avait été à la première et que *Le Misanthrope* avait fait un four. Il convient de noter la réponse que fit à l'envieux ce Racine que Molière haïssait. Il dit :

- Ah ! vous y avez été ? Moi non. Cependant, je ne vous crois pas. Molière ne peut pas avoir écrit une mauvaise pièce. Allez donc la revoir.

Les débuts du *Misanthrope* furent marqués par une histoire qui causa de l'inquiétude à Molière. Nous savons d'ailleurs qu'on peut difficilement concevoir une pièce de Molière sans cela. Les Parisiens à leur habitude se mirent à chercher des portraits dans la pièce et répandirent le bruit que le héros de la pièce n'était autre que le précepteur du dauphin, le duc de Montausier.

Ce bruit parvint tout de suite aux oreilles du duc. Il n'avait aucune idée sur la pièce de Molière mais décida que si Molière l'avait mis en scène ce ne pouvait être que pour le ridiculiser. Il entra en fureur et déclara qu'à la première occasion il battrait Molière à mort avec sa canne. Les menaces du duc furent transmises à Molière par des amis obligeants et provoquèrent chez cet homme dont l'équilibre mental était déjà si perturbé un effroi inimaginable.

Il fit tout pour ne pas se trouver face à face avec Montausier, mais la rencontre inévitable finit par avoir lieu. Quand le roi alla voir *Le Misanthrope*, Montausier se trouva aussi dans la salle. Molière décida de se retrancher dans les coulisses, mais quand la représentation s'acheva, on vint lui dire que le duc de Montausier lui demandait de venir s'entretenir avec lui. La terreur de Molière avait alors pris des proportions malades et les émissaires étonnés durent lui expliquer que Montausier ne lui voulait aucun mal. Pâle et les mains tremblantes, Molière se

présenta devant le duc. Là, sa terreur se mua en étonnement : Montausier l'étreignit et commença de le remercier dans les termes les mieux choisis, lui déclarant qu'il était flatté d'avoir servi d'original pour le portrait d'un homme aussi noble qu'Alceste. Le duc fit au dramaturge force compliments, et dès cet instant adopta à son égard une attitude extrêmement favorable. Le plus intéressant est ici qu'en créant son Alceste, Molière n'avait pas pensé un instant au duc de Montausier.

Cependant, malgré le succès qu'elle avait auprès de la cour et ses grands mérites, la pièce ne faisait pas de grosses recettes au Palais-Royal et les acteurs allèrent voir leur directeur pour lui demander affectueusement d'écrire une nouvelle oeuvre en faisant valoir que même Attila, la pièce du vieux Pierre Corneille qui se jouait en même temps au Palais-Royal, n'était pas très sûre pour l'avenir.

### "Le Roman de Monsieur Molière"



Alceste est un homme d'un grand mérite, et son caractère est d'une pureté et d'une fermeté qui ne souffrent d'aucun mélange. Il est le seul homme de son siècle qui ait conservé l'honneur de la vertu, et qui ne se laisse point égarer par les passions du monde. Son amour pour Célimène est un amour de raison, et non un amour de sensibilité. Il est le seul homme de son siècle qui ait conservé l'honneur de la vertu, et qui ne se laisse point égarer par les passions du monde. Son amour pour Célimène est un amour de raison, et non un amour de sensibilité.

Il a mis en scène l'histoire de la vie de Molière, de son enfance à sa mort, en montrant son caractère et son génie. Il a mis en scène l'histoire de la vie de Molière, de son enfance à sa mort, en montrant son caractère et son génie. Il a mis en scène l'histoire de la vie de Molière, de son enfance à sa mort, en montrant son caractère et son génie.

Il a mis en scène l'histoire de la vie de Molière, de son enfance à sa mort, en montrant son caractère et son génie. Il a mis en scène l'histoire de la vie de Molière, de son enfance à sa mort, en montrant son caractère et son génie. Il a mis en scène l'histoire de la vie de Molière, de son enfance à sa mort, en montrant son caractère et son génie.

# LE MISANTHROPE ET LA COMEDIE-FRANÇAISE

Le metteur en scène : SIMON EINE



« Alceste est spectateur d'un monde dont il conteste violemment les usages. Sa volonté d'apprendre aux autres à vivre est en butte à des contradictions insolubles.

Je le vois un peu comme un cousin d'Arnolphe avec un projet amoureux encore plus fou et irréalisable puisqu'il consiste, non pas à modeler une enfant, mais à transformer une jeune femme veuve, coquette et libre, en une femme à la maison et en plus à la campagne.

Alceste veut partir, mais partir où ? Le désert où il dit vouloir se retirer est-il meilleur qu'en lui-même ?

Alceste est malade de la lumière et il aspire à l'ombre. Car la lumière n'est pas la vérité, c'est ce qui éclaire le spectacle, le faux-semblant, et il est saisi de cette idée peut-être dérangeante qu'il y aurait dans l'ombre, le silence et la solitude, quelque chose de la vérité. »

Simon Eine

Simon Eine est engagé à la Comédie-Française à sa sortie du Conservatoire, en 1960, après un deuxième prix de tragédie pour Titus dans *Bérénice*, un deuxième prix de comédie classique pour Alceste dans *le Misanthrope*, et un premier prix de comédie moderne pour Brutus dans *Jules César*. Il est sociétaire depuis 1972.

Sa carrière est marquée par de grands rôles du répertoire classique et contemporain : Don Gormas dans *le Cid*, Antiochus dans *Rodogune*, Sévère dans *Polyeucte*, le rôle-titre dans *Cinna*, Titus et Antiochus dans *Bérénice*, Pyrrhus dans *Andromaque*, le rôle-titre dans *Bajazet*, Burrhus dans *Britannicus*, Philinte et Oronte dans *le Misanthrope*, Valère dans *l'Avare*, le rôle-titre dans *Amphitryon*, le Maître de philosophie dans *le Bourgeois gentilhomme*, le rôle-titre dans *Ruy Blas*, Jason dans *Médée*, Clarence dans *Richard III*, Obéron dans *le Songe d'une nuit d'été*, Ali dans *l'Imprésario de Smyrne*, Razoumykine dans *Crime et châtiment*, Koulyguine dans *les Trois Sœurs*, Rioumine dans *les Estivants*, le Contrôleur dans *Intermezzo*, Ulysse dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu*.

Il a mis en scène *l'He des esclaves et la Surprise de l'amour*, de Marivaux, *Cinna*, de Corneille, *la Navette*, d'Henry Becque, *On ne badine pas avec l'amour*, de Musset (salle Richelieu), *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*, de Maurice Joly, adapté par Pierre Franck (Petit-Odéon), *l'Éternel Mari*, de Dostoïevski, adapté par Victor Haïm (Odéon), *la Folle de Chaillot*, de Giraudoux (Centre dramatique national du Limousin ; Théâtre de Boulogne-Billancourt) et réalisé plusieurs soirées littéraires, dont la première journée de *Simul et Singulis*, présentée à l'occasion du tricentenaire de la Comédie-Française.

Au cinéma, on l'a vu récemment dans *la Lectrice*, de Michel Deville. À la télévision, il a travaillé avec Philippe Joulia (*le Capitaine Fracasse*), Jean Kerehbron (*le Roi Lear*), Pierre Viallet (*la Lumière noire*), Roger Pigaut (*le Jeune Homme vert*), Yves-André Hubert (*Catherine de Médicis*) et Pierre Badel (*Jeanne d'Arc*).



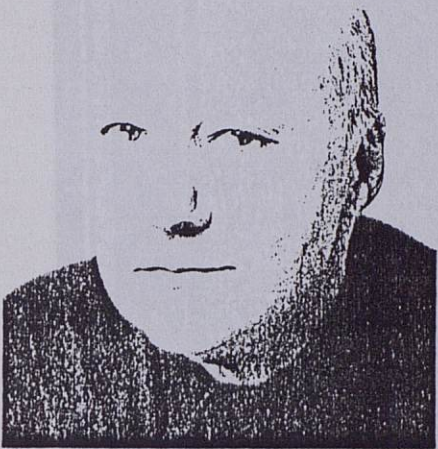
Simon FINE



Alain PRALON



Claire VERNET



Yves GASC



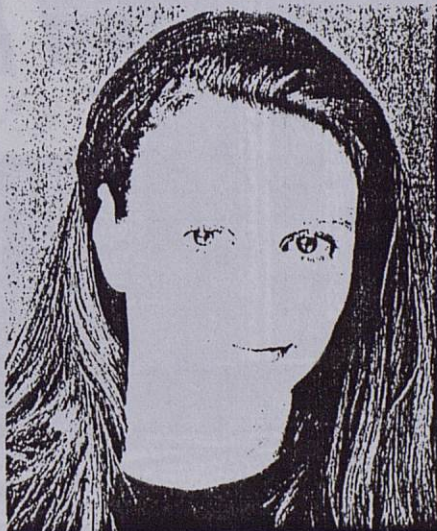
Guy MICHEL



Catherine SAUVAL



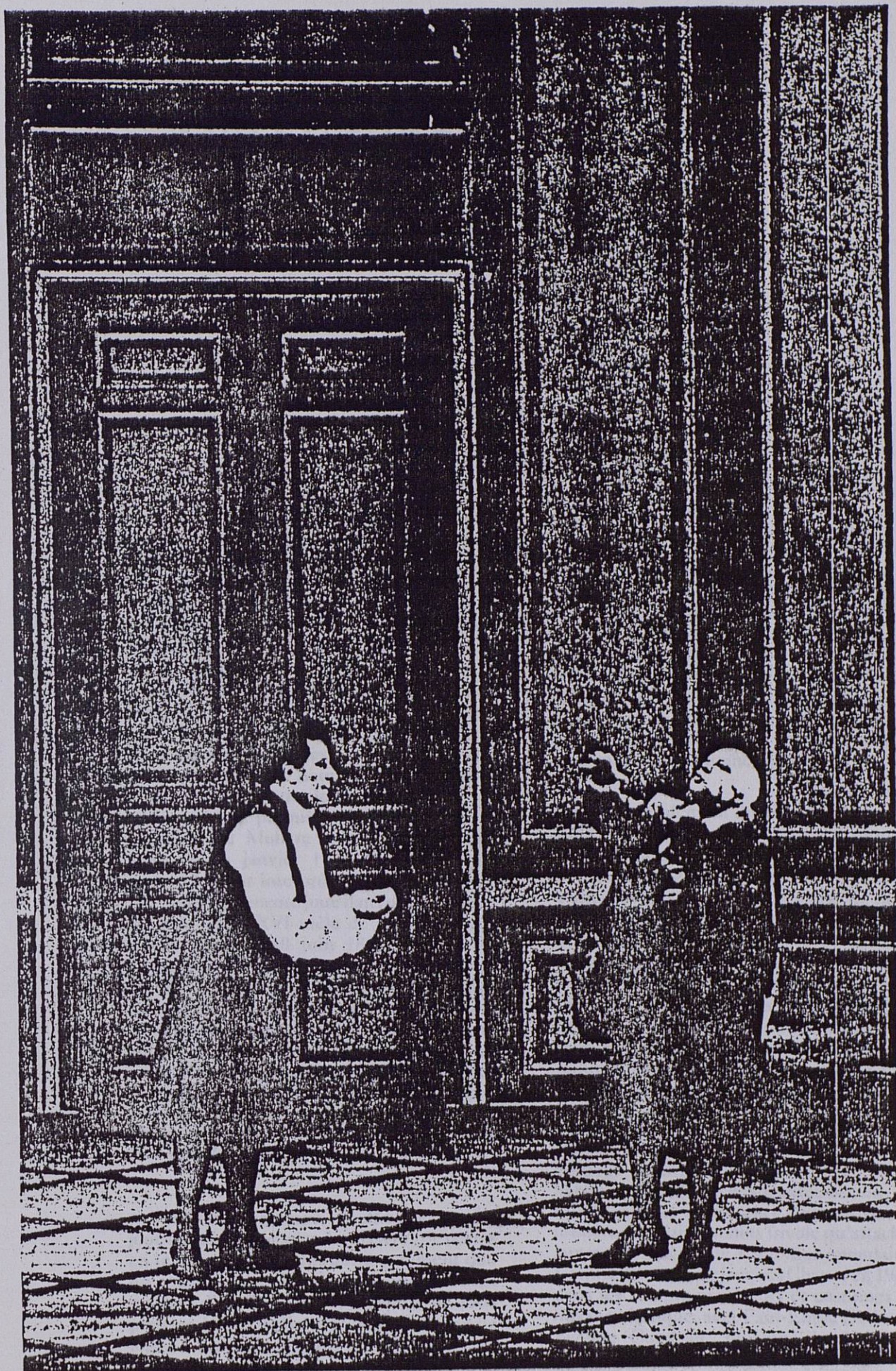
François BARBIN



Sylvia BERGÉ



Jean-Pierre MICHAEL



Simon Fine et Yves Gasc.

# LES MISES EN SCÈNE DU MISANTHROPE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

La mise en scène d'origine ne sollicitait que simplicité. « Le théâtre est une chambre. Il faut six chaises, trois lettres, des bottes », dit le Mémoire du décorateur Mahelot.

Plus tard dans le Manuel de Colson, on lit :  
- Le théâtre se présente au salon : porte de fond et latérales, quatre chaises, deux fauteuils. Cette décoration est pour toute la pièce. Acte I, un peu de papier pour Oronte. Acte II, un bâton d'exempt pour le garde. Acte IV, un fouet de poste, des bottes fortes et beaucoup de lettres pour Dubois, une lettre pour Alcèste. Acte V, une lettre pour Clitandre, une lettre pour Alcèste.

Lors de la première célébration de la naissance de Molière à la Comédie-Française, le 15 janvier 1822, *le Misanthrope*, principalement interprété par Mlle Mars et par Damas est encore joué dans des costumes de style Louis XVI mêlé de mode Restauration. Mais le 10 juin 1837, le jour de l'inauguration du château de Versailles en musée, *le Misanthrope*, avec Mlle Mars, toujours, et Perrier en Alcèste est présenté dans de superbes costumes XVII<sup>e</sup> siècle, offerts par le roi Louis-Philippe<sup>2</sup>. Cette mise en scène ne recueillit pas tous les suffrages et les costumes, mis au placard, n'en sortirent que le 15 janvier 1878, pour une reprise avec Delaunay et Sophie Croizette, dans une mise en scène de l'administrateur Émile Perrin.

Pendant longtemps, *le Misanthrope* fut joué dans un vaste salon Louis XIV, de temps en temps rafraîchi, sans autre ornement que de grands fauteuils et de hautes chaises tendues d'étoffe rouge. A la reprise de 1908 pour les débuts de Berthe Cerny, la Comédie logea *le Misanthrope* dans un beau décor de Jambon ; le salon de la jeune veuve avec sa galerie et ses coins discrets assurait une mystérieuse intimité.

En 1936, *le Misanthrope*, dirigé par Jacques Copeau, l'initiateur du Cartel, fut épousseté avec ménagement, et sans recherche décorative particulière. On remarqua l'art de Copeau<sup>3</sup> : ne paraître rien changer, mais en réanimant tout le monde, selon le fond du caractère des personnages. Aimé Clariond pour ses débuts dans Alcèste s'était fait la tête de Molière, d'après le portrait de Mignard. Son air fanatique, sa voix haut placée étonnèrent.

Il devait par la suite admirablement dominer le personnage qu'il joua jusqu'en 1959. Marie Bell incarnait une Célémène femme fatale en velours noir et paniers d'argent. Elle eut l'intelligence de s'arracher à la familière silhouette de Sorel, mais on lui reprocha de jouer dans le funèbre vêtement de Chimène.

En 1947, une nouvelle mise en scène, due à Pierre Dux, se déroulait dans un sobre et imposant décor de Louis Suë. Pierre Dux était un Alcèste attristé, parfois emporté ou fébrile, face à Annie Ducaux — Célémène, raffinée, racée, un rien décadente. En 1948, on relève dans cette mise en scène les débuts de Mony Dalmès, ravissante, fondante et douceuse. En 1958, le nouvel Alcèste, Jacques Dumesnil, manifeste une mauvaise humeur bourru à sa Célémène, Marie Sabouret, habillée et chapeauté de noir, qui offre l'éclat de sa présence, ivre de vie, de lumière, de plaisir, moins frivole qu'attachée aux petits calculs de l'ambition mondaine. La mise en scène de Jacques Charon en 1963, dans les somptueux décors et costumes de Suzanne Lalique, avec Paul-Émile Deiber et Yvonne Gaudeau, prolonge la démarche précédente.

Lors d'une tournée sous chapiteau en 1975, les jeunes sociétaires Catherine Heigel et Jean-Luc Boutté proposèrent un *Misanthrope* décapé : les personnages ont revêtu des habits lourds, inquiétants, à l'aspect grisâtre, encombrés de dentelle d'argent fanée. La société du XVII<sup>e</sup> siècle est présentée dans une réalité dont le grandiose devient dérisoire, et qui accentue une véritable critique des mœurs, suggérée par le décor. Le salon de Célimène est une réduction de la galerie des Glaces, aux perspectives déformées et refermées sur elles-mêmes, entourée de couloirs malodorants et obscurs.

Les deux dernières mises en scène de la Comédie-Française, salle Richelieu, marquent des changements dans la conception du couple Alceste-Célimène. Dans la mise en scène de Pierre Dux décorée par Jacques Marillier en 1977, l'originalité du propos tient à la présence constante de l'amour dans ce couple d'amants terribles. Lui, Georges Descrières, pêche par intransigeance ; elle, Béatrice Agenin, délicate, sensible, n'a plus rien de la coquette conventionnelle. L'intimité des relations sentimentales est encore plus évidente dans le couple Béatrice Agenin-François Beaulieu (qui prit le rôle à la suite de Georges Descrières).

C'est au cours de la nouvelle présentation de Jean-Pierre Vincent, en 1984, que l'on célébra la 2000<sup>e</sup> de la pièce à la Comédie-Française. Le couple Alceste-Célimène (Michel Aumont - Ludmila Mikaël) est ici volontairement mal assorti. Le décor du peintre Jean-Paul Chambas, qui surprit et le public et la critique, se composait de deux éléments juxtaposés, et en parfaite opposition : le premier, celui de l'avant-scène, savante décomposition colorée, éclaboussée ici et là de lambeaux de miroir, s'entrouvrait sur les ors et les tableaux d'une somptueuse galerie XVII<sup>e</sup> siècle, promesse d'un palais proposé au regard comme l'est Versailles. Le sol et les degrés étaient maculés de flaques rouge sang et or.

La pièce totalise 2108 représentations salle Richelieu. Les dernières eurent lieu en 1986.

Noëlle Guibert

# ALCESTE

Par Pierre Brisson

"Laissez-moi je vous prie !" Dès la première bourrasque, Alceste se proclame, bouillonne, se livre à pleins tumultes. On voit le grand ingénu emporté par un grand sentiment. Il y a de l'orage en lui bien plus que du dédain. Tout brûlant de colère et d'humeur, il gronde, éclate, condamne, s'indigne, retentit. C'est un misanthrope déployé. On vous parle toujours de sa faiblesse devant Célimène. Vieux cliché, erreur fondamentale. Il y a contradiction chez lui, il n'y a pas de faiblesse, il n'a aucune espèce de faiblesse, et c'est bien là le fond de sa souffrance.

Il aime une rouée, une futile, une menteuse qu'il connaît comme telle, il l'aime comme telle, il l'aime alors que le mensonge et la frivolité lui font horreur ; voilà pour la contradiction. Mais, dans cet amour, il demeure furieusement fidèle à lui-même, à sa véhémence, à sa fougue et à son besoin d'absolu. Il se jette vers cette petite poupée brillante du même élan qui le précipite vers Oronte. Il n'est pas épris d'elle ; il est dévoré d'amour. Cette passion le ronge, l'étouffe, le bouleverse. Le feu qui le brûle a la même ardeur que celui de Phèdre.

Sers ma fureur, OÈnone, et non point ma raison

Trapu, sincère, borné, maladroit, il charge tête basse, la gorge pleine de grognements, prêt à tout détruire. Et ce petit chiffon de chair fraîche l'arrête, le cloue, le laisse tremblant sur place. On voit sa peau qui frissonne, son coeur battant, son souffle puissant dont le rythme se trouble.

Célimène pourrait le tuer. Elle ne le changera pas. Et tout le drame est là. La vraie faiblesse d'Alceste, ce serait l'abandon de lui-même, la déchéance de sa virilité morale, ce serait un Alceste entrant dans le cercle des beaux esprits, enrubant son caractère, reniant ses goûts dans l'espoir fallacieux de retenir la coquette ; Alceste émasculé, composant des madrigaux, et mûr, sur ces vieux jours, pour l'Académie française où l'accueillerait Oronte.

Or, la nature lui refuse les moindres possibilités de consentement. Il ne respire plus lorsqu'elles le menacent. Il réclame de l'air, la concession l'asphyxie. Il se sent malheureux parce qu'il aime Célimène. Et son malheur vient précisément de ce qu'il ne sait pas, de ce qu'il ne peut pas l'admettre telle qu'elle est. Il la juge, s'empporte, voudrait la repêtrer de ses mains, et il oublie que pareille à Eliante elle perdrait

son pouvoir. Se croyant faible il s'en veut lorsqu'il s'apprête à pardonner l'action qu'il déteste, en effet, le plus au monde. Mais à quel prix serait ce pardon ? Au prix d'une défaite totale. Il lui demande ce qu'elle n'accepterait qu'en abdiquant ; il lui offre la fuite, le désert, le couvent conjugal, trouvant juste qu'elle engage sa vie et fasse cette concession énorme, alors que l'idée d'un compromis, en ce qui le concerne, le hérise, le révolte, lui fait souffrir male mort. Pour trouver le bonheur auprès d'elle, il faudrait être un autre homme, et cet autre homme, il ne peut le devenir et il haïrait le devenir. Son désenchantement est immense. Ayant cru plier, il demeurerait intraitable et le demeurera éternellement. Son âme n'est ni assez vaste ni assez généreuse pour comprendre et absoudre les hommes. C'est là sa misère. Ce n'est pas une faiblesse.

Il est borné sans aucun doute. Pas la moindre trace de gymnastique intellectuelle chez lui. Il raisonne peu et mal, sans nuance, sans subtilité, sans aucune aptitude critique. La façon dont il reprend le sonnet d'Oronte dénote l'esprit le plus sommaire. Son obstination dans l'affaire du procès est d'un grognon à courte vue. Ses propres affaires l'intéressent peu. Il se révolte contre l'état du monde ; veut perdre en ayant raison pour que cette iniquité devienne symbolique. Il hait les "vastes complaisances", les adulations, les mamours, les servilités ; il n'accepte pas "d'essayer la cervelle du marquis" ; dénonce les "pieds plats" qui par de "sales emplois" se poussent au premier rang. On le voit frémissant dans sa fougue protestataire, avec la "grande roideur de vertu des vieux âges". Il croit jusqu'à la dernière seconde qu'il pourra corriger Célimène. Il se bat violemment, gauchement, contre l'impossible et surabonde en vigueur inutile.

Manque total de compréhension, c'est certain. Mais impossible de découvrir la moindre mesquinerie dans son cas. Il part en guerre contre des usages anodins, des petitesse, de banales hypocrisies de salon. La force excessive de ses colères devant des billevesées marque précisément la signification du rôle. Sa révolte devant un grand crime moral ne serait qu'un phénomène commun sans originalité ni relief. Il est admirable qu'il se fâche à ce point, non en songeant aux lois de l'État ou aux dogmes de la religion, mais en condamnant la fadeur d'un sonnet.

Plus intelligent, il perdrait son obstination, son humeur attaquante. Il perdrait cette loyauté impérieuse qui le pousse au ridicule et qui, mêlée à l'amour, compose le plus beau drame humain. Ses violences le ramènent à la nature primitive. Nous avons devant nous un des plus grands fauves du théâtre, un de ceux dont la griffe laisse une empreinte royale.

## ALCESTE AU FIL DU TEMPS

S'il ignore les débats étouffés de la clairvoyance, si ses dessous restent pauvres, c'est la rançon même de son caractère et de sa vigueur. La position Alceste est une position combative, qui implique la violence d'une foi. Position de refus et d'anti-conformisme, certitude intime, élan irrésistible d'une vérité intérieure. Polyeucte, touché de la grâce, brise les idoles. Alceste, fidèle à son destin, rompt avec le monde. Humeur bougonne jusqu'au ridicule, esprit faible et âme trop durement trempée, il se livre à lui-même un combat dont sa gloire douloureuse doit sortir triomphante. Il a les mots les plus désenchantés :

Efforcez-vous ici, de paraître fidèle

et les vraies concessions lui demeurent jusqu'au bout interdites. Sa révolte est plus forte que son désir. Il n'y a entre lui et Philinte aucune entente, aucun contact possibles. Ils appartiennent à deux univers différents. Philinte est un personnage ; Alceste est un état d'âme. Lorsqu'on cherche à l'humaniser, lorsqu'il s'y prête si peu que ce soit, il devient risible, patauge, s'ébroue comme un gros chien maladroit. En réalité, il étouffe. Loin de se maintenir dans d'étroites frontières, il se débat, dès qu'on prétend l'y enfermer. Il a besoin du large, d'air pur ; il est de la race des grands pilotes. En lui s'incarne une aspiration commune à la plupart des êtres dans les moments où l'esprit surmonte les médiocrités quotidiennes : un désir d'être vrai et un espoir d'absolu.

Célimène, au fond, lui demeure indéchiffrable. Elle ne peut qu'offrir une énigme à ses yeux. Il ne la juge pas perverse et elle agit avec duplicité. Il ne la sent pas méchante et elle ne cesse d'envenimer ses blessures. Elle a du goût, de l'esprit, du jugement et elle flatte les envieux, ménage les sots, excite et entretient la galanterie de ceux qu'à peine absents, elle raille et stigmatise. Il n'entre pas dans ces inconsciences. Faute de mieux, il les blâme. En réalité, elles l'étonnent, elles l'effraient, elles le paralysent. Il croit exécrer les lois de ce salon mondain. Elles lui échappent ; elles échapperont toujours aux hommes de sa trempe...

Pierre Brisson : "Molière, sa vie dans ses  
oeuvres" (Gallimard, 1942)

# ALCESTE AU FIL DU TEMPS ...

Dans les distributions qui suivirent la mort de Molière, l'ambiguïté tragi-comique du *Misanthrope* allait porter les acteurs vers différents registres d'interprétation. Aucun rôle chez Molière, excepté *Tartuffe*, n'a suscité autant de controverses. Comment Molière le jouait-il ? Bouffonnait-il, à son habitude, ou marquait-il dans son jeu cette politesse délicate, pleine de noblesse et de dignité, si sensible chez Baron, son élève, un acteur de vingt ans, qui reprit le rôle quelques jours après sa mort ? Si Molière avait joué *Alceste* en ridicule, aurait-on eu seulement l'idée de choisir pour le remplacer le brillant et séduisant interprète de *L'Amour dans Psyché* ? Et après son départ de la compagnie, La Grange, titulaire des rôles d'amoureux, aurait-il à son tour, osé interpréter *Alceste* ? Incarnant le personnage avec la jeunesse et la beauté de surcroît, c'est un bel hommage que ces deux comédiens rendirent à Molière ; lui si bien partagé du côté de l'esprit et si mal sous l'aspect physique, se vit offrir une effigie posthume idéalisée, que reprirent à l'envi ses portraitistes, Coypel, Houdon, fixant à jamais les traits paisibles, rayonnants, du Molière de la postérité.

Ce style élégant d'un *Alceste* policé, parfait gentilhomme, se transmet à Granval. Bellecour, qui doublait Granval et lui succéda comme chef d'emploi en 1778, interpréta le personnage convenablement mais sans éclat.

Molé, lui-même produit de l'exquise politesse du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant, prit le rôle en 1776 et inaugura une nouvelle interprétation, celle d'un *Alceste* passionné, véhément, déchiré. Mlle Contat, qui fut quelquefois sa partenaire dans *Célimène* (1776-1791), prétendait ne pas connaître d'homme jeune capable comme Molé à soixante ans passés, de se précipiter aux genoux d'une femme.

Après une lignée d'amoureux qui inaugurèrent le XIX<sup>e</sup> siècle -Damas (1813-1825), émouvant *Alceste*, Armand (1828-1830), David (1834), Firmin (1839-1845), Menjaud (1840-1841)-, les *Alcestes* suivants s'enfermèrent dans une austérité qui, pour être chère aux romantiques, ne faisait pas recette, ce que Musset déplore dans *Une soirée perdue* : "J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français... l'auteur n'avait pas grand succès, ce n'était que Molière..."

Cent trente fois *Alceste* de 1842 à 1865 -un record-, Geffroy marqua le rôle de sa silhouette anguleuse, ses traits accentués, sa voix mordante. Avec les brillants premiers rôles qui prirent sa suite -Brindeau (1852-1859), le séduisant Bressant

(1857-1874), le doctoral Maubant-, Delaunay, revenant à l'Alceste amoureux, formait un parfait contraste : mal à l'aise dans le sarcasme, il combattait cette absence de moyens en jouant le personnage soupe au lait, un brin narquois, prolongeant le ton de son Acaste, où il n'eut point de rival.

Vers la fin du siècle, Worms (1886-1901) avec un visage chagrin, un teint brouillé, maladif, parfaitement atrabilaire, jouait hautain pour compenser une taille médiocre. Leitner (1888-1923), Sylvain (1901-1918), Duflos (1913-1931) tirèrent la pièce vers le drame. A la suite des tragédiens, Mounet-Sully (1910-1913) qui s'essaya dans le premier acte en costume moderne, Grand (1916), et Le Roy (1918-1950), Albert-Lambert prit le rôle de 1924 à 1936. Son interprétation se faisait à la fois virile et ingénue.

\*

Le rôle d'Alceste au Théâtre  
a été joué, entre autres, par :

Molière Théâtre du Palais Royal,  
1666 : "Le misanthrope, malgré  
sa folie, si l'on peut ainsi appeler  
son humeur, a le caractère d'un  
honnête homme et beaucoup  
de fermeté, comme l'on peut  
connaître dans l'affaire du sonnet,  
et ce qui est admirable est que,  
bien qu'il paraisse en quelque  
façon ridicule, il dit des choses  
fort justes."

Donneau de Visé.

"On peut supposer, après cela,  
que Molière ne chargeait pas  
les traits du personnage et se  
contentait d'en accentuer les  
fureurs aux deux premiers actes  
pour lui laisser ensuite la physiono-  
mie attristée qui convient à  
l'amour sérieux d'un honnête  
homme indignement déçu."

Auguste Vitu.

Baron Théâtre du Palais-Royal,  
1673

Grandval Comédie-Française,  
Circa 1740

Molé Comédie-Française, 1776 :  
"Il lui partait des étincelles de  
ses manchettes."

Témoignage du comédien Dupont.

Fleury Comédie-Française, 1803

Louis-Arsène Delaunay  
Comédie-Française, 1878 : "Je  
jouais Alceste comme je devais  
le jouer, étant donné mes moyens  
d'action et mes idées propres : peut-  
être pas assez amer dans les  
scènes de cruel égoïsme, je rempor-  
tais un grand succès dans les  
passages où Alceste est sur la  
voie de la détente... Dans la "chan-  
son du roi Henri", je puis même

me laisser aller à l'attendrissement sans trop dépasser la mesure et, diseur plutôt que chanteur, je fus acclamé."

Louis-Arsène Delaunay.

Constant Coquelin Comédie-Française, 1881

Gustave Worms Comédie-Française, 1886

Eugène Silvain Comédie-Française, 1886

Eugène Silvain Comédie-Française, 1901

Lucien Guitry Théâtre Edouard VII, 1922

Jacques Copeau Théâtre du Vieux-Colombier, 1922 "incarne un Alceste grognon, aux colères soudaines et excessives -presque toujours prêtant à rire".

Jean Manegat, Comoedia, 29-1-1922.

Aimé Clariond Comédie-Française, 1936, faisait d'Alceste "une sorte de cavalier hypocondriaque ; l'oeil enfoncé, sombre, luisant du fanatique, de l'exalté intempérant et facilement ridicule".

Gabriel Boissy, Comoedia, 9-12-1946.

Jean-Louis Barrault Théâtre des Ambassadeurs, 1938

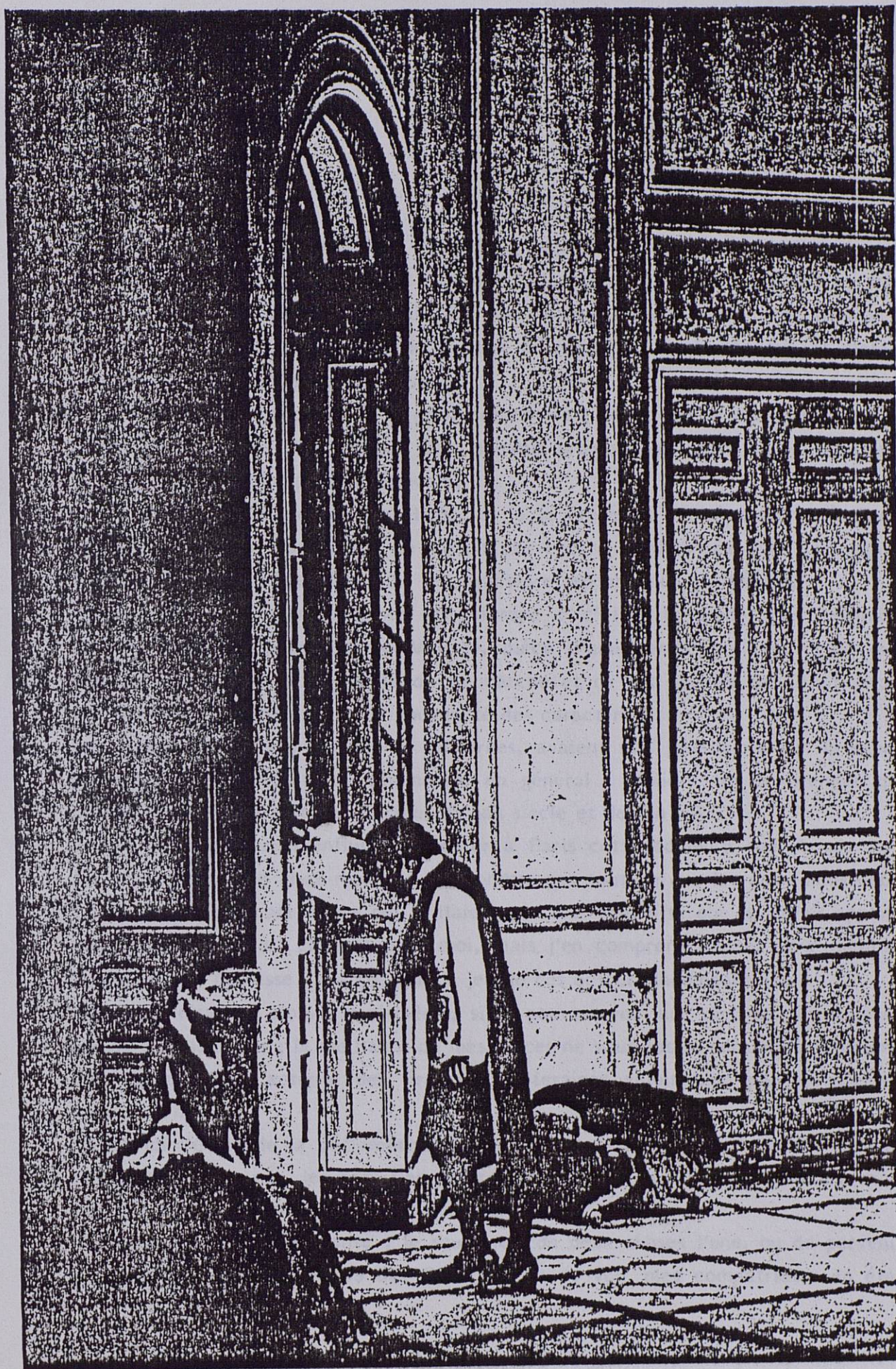
Pierre Dux Comédie-Française, 1947

Jacques Dumesnil Comédie-Française, 1958

Paul-Émile Deiber Comédie-Française, 1963

Georges Descrières Comédie-Française, 1977

Michel Aumont Comédie-Française, 1984



Catherine Sauval et Simon Fine.

## TEMOIGNAGES ...

CARLO GOLDONI

La première fois que j'allai à la Comédie-Française, on y donnait le Misanthrope, et c'était M. Grandval qui jouait le rôle d'Alceste. Cet acteur très habile, très aimé, très estimé du public, avait fini son temps, s'était retiré avec pension ; au bout de quelques années l'envie lui prit de remonter sur le théâtre, et c'était ce jour-là qu'il reparaisait sur la scène.

Il fut extrêmement applaudi à sa première entrée ; on voyait le cas que le public faisait de lui ; mais à un certain âge, *spiritus promptus est caro autem infirma* ; il ne resta pas longtemps à la Comédie.

Quant à moi, je le trouvais excellent, et je le préférais à bien d'autres à cause de sa belle voix ; mon oreille ne s'était pas encore familiarisée avec le langage français ; je perdais beaucoup dans les sociétés et encore plus au théâtre.

Heureusement, je connaissais le Misanthrope : c'était la pièce que j'estimais le plus parmi les ouvrages de Molière, pièce d'une perfection sans égale qui, indépendamment de la régularité de sa marche et de ses beautés de détail, avait le mérite de l'invention et de la nouveauté des caractères.

Les auteurs comiques, anciens et modernes, avaient mis jusqu'alors sur la scène les vices et les défauts de l'humanité en général ; Molière fut le premier qui osât jouer les moeurs et les ridicules de son siècle et de son pays.

Je vis avec un plaisir infini représenter à Paris cette comédie que j'avais tant lue et tant admirée chez moi ; je n'entendais pas tout ce que les comédiens débitaient, et ceux encore moins qui brillaient par une volubilité que je voyais applaudir, et qui était fort gênante pour moi, mais j'en comprenais assez pour admirer la justesse, la noblesse et la chaleur du jeu de ces acteurs incomparables.

"Ah ! me disais-je alors à moi-même, si je pouvais voir une de mes pièces jouée par de pareils sujets ; la meilleure de mes pièces ne vaut pas la dernière de Molière, mais le zèle et l'activité des Français la feraient valoir bien plus qu'elle n'a valu chez moi.

"C'est ici l'école de la déclamation : rien n'y est forcé ni dans le geste, ni dans l'expression ; les pas, les bras, les regards, les scènes muettes sont étudiés, mais l'art cache l'étude sous l'apparence du naturel."

Je sortis du théâtre enchanté ; je souhaitais de deux choses l'une, ou de parvenir à donner une de mes pièces aux Français, ou de voir mes compatriotes en état

de les imiter : que!le était le plus difficile à voir réaliser ? il n'y avait que le temps qui pût décider ce problème.

CARLO GOLDONI

\* \*

"(...) Le Misanthrope est un chef-d'oeuvre où Molière a dit clairement ce qu'il voulait dire. Tout y est exprimé par les mots, par le tour et la force des vers. Tout y est figuré par le mouvement et l'intonation. Il faut se fier au son que rend l'ouvrage, tantôt net et tantôt enveloppé, tantôt voisin du rire et tantôt assombri. Il faut épouser ce "grand jeu", comme dit de Visé, que font "les chagrins, les dépités, les bizarreries et les emportements" d'Alceste. Il faut suivre le dessin de ces caractères tracés avec tant de prudence et de délicatesse. Poursuivre de prétendus secrets, feindre d'avoir à débrouiller des "énigmes", c'est le moyen de tout fausser. Dès qu'on se détache du texte pour formuler un jugement, on va déranger ce que la vie scénique avait mis à sa place et dans son juste relief. (...) Je ne puis entrer dans le personnage d'Alceste sans penser d'abord à Molière. Il n'est pas Alceste, non plus qu'il n'était Arnolphe. Mais quelque rôle qu'un homme assume, il joue toujours le sien parmi. Montaigne a dit à peu près cela. Molière joue Alceste, à la perfection. Et il se joue dans Alceste comme il se jouait dans Arnolphe, en même temps que, dans l'un et l'autre, il s'épanche. Il tire ses personnages de soi, et s'en détache pour se juger et se charger en eux. C'est pour cela que ses peintures sont si fortes et restent si brûlantes, étant à la fois cruellement objectives et passionnément intimes. Il y a chez le créateur une transmutation mystérieuse de ce qu'il observe à ce qu'il avoue, de ce qu'il éprouve à ce qu'il imite, -plus mystérieuse encore, peut-être, si le créateur est un comédien (...)"

Jacques COPEAU Registres II (Gallimard)